



DISCOURS

PRONONCÉ A LA

DISTRIBUTION DES PRIX DU LYCÉE DE VANVES

LE MARDI 3 AOUT 1886

PAR

M. RAVAISSON

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

Mes jeunes amis,

Ce lycée arrive à peine au développement qui en fait une école complète d'enseignement secondaire, et déjà il a répondu à toutes les espérances que ses commencements avaient fait concevoir. Dans les examens du baccalauréat, vous avez réussi d'une manière tout exceptionnelle : sur 22 candidats, 17 admis. Au concours général, des nominations dans toutes les facultés. Outre 16 accessits, 5 prix,

Bibliothèque Maison de l'Orient



173116

dont un immédiatement proche du prix d'honneur de rhétorique ; ce sont là, pour des débutants de trois ans, des victoires très honorables qui en présagent de brillantes. Un enseignement seul vous manquait encore, celui des mathématiques spéciales. M. le Ministre vient d'en décider la création. Ce sera pour vous, je n'en doute pas, une occasion de succès nouveaux. Je vous félicite de vos succès et je vous félicite plus encore des sentiments qui règnent dans cette maison, et qui me les expliquent. Ici, l'ordre résulte de la bonne volonté de tous. J'en vois une preuve qui me touche jusque dans ces gazons et ces fleurs, auxquels on aurait pu croire que porterait force atteintes la légèreté naturelle à l'enfance, et qui, pourtant, au milieu de vos jeux, se conservent intacts. Vous aimez ce séjour où vous retrouvez une nouvelle famille, de nouveaux parents et de nouveaux frères ; vous vous intéressez à ce qui en fait la parure, comme vous êtes reconnaissants à ceux qui vous y reçoivent des mains de vos pères et de vos mères, afin de porter à la perfection, par leurs enseignements, votre éducation bien commencée. Dans ces dispositions de vos cœurs je vois la sûre garantie du progrès de vos esprits et le présage d'un heureux avenir, soit dans la carrière scolaire que vous parcourrez, soit dans celle du monde à laquelle elle vous prépare.

Je sais aussi quelles sont, dans ce que je viens d'appeler la carrière scolaire, et parmi les études qui l'occupent, vos prédilections particulières, et j'y applaudis. On a débattu souvent, on débat aujourd'hui plus que jamais la question de savoir ce que doit être l'enseignement secondaire, auquel sont consacrés les lycées. Si l'on est d'accord qu'il doit

mettre en état de bien remplir les emplois publics, et de bien servir ainsi la Patrie, on ne l'est pas sur la question de savoir s'il devrait servir aussi directement à bien remplir les professions privées, celles même qui, par leur nature mécanique et matérielle, s'éloignent le plus des professions publiques.

Dans l'antiquité grecque et romaine, où nous avons en grande partie nos origines, et d'où nous viennent en grande partie nos traditions, on croyait que les hommes n'étaient véritablement tels que s'ils étaient libres, et, de plus, que l'usage véritable de la liberté était de contribuer au bien commun. La cité, la patrie étaient l'objet auquel devaient se diriger toutes les volontés. L'homme étant un être éminemment social, l'éducation qui convenait à sa liberté, ou éducation libérale, était celle qui le préparait à servir la société dont il était membre. Sur cette idée a été fondé l'édifice, encore subsistant dans ses grandes lignes, de l'éducation qu'on appelle classique.

Dans la civilisation moderne, tous les hommes étant devenus libres, ceux qui, jadis esclaves, se consacraient aux travaux mécaniques, peuvent avoir une part, et en prennent une de plus en plus grande, à la vie publique; les travaux industriels, d'un autre côté, trouvent de plus en plus, dans les sciences et les arts des principes qui les facilitent, en même temps que ces principes leur communiquent quelque chose de la dignité qui appartient au savoir et à la pensée.

On se demande donc, naturellement, s'il ne faut pas faire, dans l'éducation libérale, une place à des connaissances qui initient de plus près que les théories scientifiques générales aux professions industrielles et commerciales, et qui fournissent

des moyens directs d'y réussir. On se demande ensuite si, pour faire cette place à de telles connaissances il ne faut pas retrancher de l'ancien programme les études de l'antiquité, qui y jouaient, jusqu'à présent, le premier rôle.

Une tentative est faite en ce moment même pour réaliser cette conception d'un enseignement secondaire où ne figureraient plus les langues et les littératures grecques et latines, et où prendraient la plus grande partie de la place qu'elles occupaient les notions dites positives d'immédiate utilité matérielle.

Si pourtant l'on revenait à cette idée traditionnelle, maintenant contestée, qu'une éducation vraiment libérale ne saurait guère se passer de ces modèles fournis par un temps où fut portée au plus haut point, du moins dans la classe que composaient les hommes libres d'alors, la libéralité des sentiments, et où ces hommes se créèrent dans le langage des moyens d'expression qui, depuis, n'ont pas été égalés, si, d'autre part, on persistait à penser que, tout en formant, par ces sentiments et ce langage, des hommes animés, selon l'expression anglaise, d'un esprit public, *public spirits*, une éducation complète ne devrait pas dédaigner de fournir, comme du haut de la science, des ouvertures aux diverses professions privées, et de contribuer par là même, à l'union des classes différentes et à l'harmonie sociale, peut-être, soit par la simplification des méthodes, qu'effectueraient, s'ils s'y appliquaient, les maîtres de premier ordre en chaque genre, soit par un choix plus sévère encore des modèles, en se bornant aux plus excellents, qui enseignent plus en peu de temps que tous les autres ne le font à la

longue, peut-être, en réduisant ainsi à une moindre durée l'enseignement proprement classique, sans diminuer en rien de sa force, peut-être, dis-je, arrivera-t-on à concilier les deux intérêts jusqu'à présent peu compatibles, celui de la haute éducation intellectuelle et morale, indispensable à quiconque veut parfaitement suffire à la noble tâche de la liberté, et celui de l'instruction spéciale que demandent les servitudes plus ou moins pressantes de l'existence. En attendant ce jour, entre les études libérales et les études dites utilitaires votre choix est fait. Un petit nombre d'entre vous s'est adonné aux études dirigées vers les applications industrielles. Presque tous vous avez choisi ce qui est appelé, dans un texte célèbre, la meilleure part ; à ce qu'on appelle la pratique, vous avez préféré la théorie. En cédant à ce qu'elle a de séductions, peut-être avez-vous aussi deviné ces maximes de Léonard de Vinci et de Leibniz d'après lesquelles c'est dans la théorie que se trouve en réalité la source de la pratique, et dans les arts, les sciences et même les métiers c'est, comme partout, au supérieur qu'il appartient de conduire, et c'est de lui que dépend principalement le succès.

Si le fondateur de la haute philosophie, Anaxagore, ne faisait pas fortune, c'est qu'il était occupé d'autres soins. Il le prouva le jour où il le voulut. Sa connaissance des choses du ciel lui faisant prévoir mieux qu'à un autre ce que serait la récolte des olives, si importante dans le pays qui était le sien, il y acheta à bas prix, au moment favorable, tous les oliviers, et les revendit cher. Puis il retourna à la métaphysique. Quoi qu'il en soit de ce que vous pensez à cet égard, et que vous comptiez réparer aisément parmi le monde des affaires le temps

Annuaire 33 67

que vous font perdre, selon d'autres, des études trop exclusivement spéculatives, ou bien que ce que je viens d'appeler le meilleur soit l'objet presque unique auquel vous entendiez, comme autant d'Anaxagore, consacrer votre génie, vous avez fait de cette maison comme une citadelle et un boulevard de l'enseignement classique.

Je n'ai donc pas à réfaire devant vous l'apologie de cet enseignement, qui a été si souvent et si bien faite. Pourquoi, d'ailleurs, prêcher des convertis tels que vous ? Je me bornerai à quelques remarques sur les circonstances qui font le caractère de l'établissement où vous êtes, et qui favorisent singulièrement les études de votre choix.

Cet établissement est situé dans une belle campagne ; il y a grandi peu à peu, comme par une croissance naturelle. Il a commencé par de jeunes enfants qu'on avait eu l'heureuse idée de placer, pour les élever hors de l'atmosphère fiévreuse de la grande cité, dans un lieu de plaisance, consacré jusqu'alors au seul délassement des élèves et des maîtres du premier des lycées parisiens. Les enfants ont grandi et on leur a ouvert au fur et à mesure de nouvelles classes. D'autres sont venus occuper les premières classes devenues ainsi vacantes, et s'y pénétrer des traditions qui s'y étaient formées. De la sorte s'est constituée par degrés une école pleine d'un même esprit que ne sont pas venu troubler des influences du dehors, et où l'unité de cet esprit produit ce qui est le lien le plus fort de toute réunion, la concorde ; affection mutuelle des élèves, affection mutuelle des maîtres et des élèves entre eux, d'un seul mot : l'amitié. Une solitude peuplée d'amis, quel milieu plus propre à l'éducation ?

L'éducation, telle que la comprirent ceux qui organisèrent les études classiques, comprend deux grandes périodes qui remplissent : l'une, ce qu'on nomme les classes de grammaire ; l'autre, ce qu'on nomme les classes d'humanités.

Dans les années de grammaire, on n'apprend pas seulement les règles du langage, qui mènent à l'intelligence des idées. On commence à entrer en commerce avec les grands auteurs, c'est-à-dire avec ceux qui ont su concevoir les plus grandes idées et les exprimer le mieux ; et, parmi ces auteurs, d'abord les poètes. Les grammairiens, chez les anciens, n'enseignaient pas seulement ce que nous appelons aujourd'hui la grammaire. Ils étaient les interprètes des auteurs, et des poètes entre tous. L'imagination se développant avant la raison, qui pourtant en fait le fonds, et cette double remarque de Vico éclaire toute l'histoire, la poésie fut l'institutrice de l'humanité. A un Orphée, prêtre inspiré d'Apollon, dont les accents entraînaient jusqu'aux arbres et aux rochers, était dû, croyait-on, le commencement de la civilisation. Les législateurs même invoquèrent longtemps comme sacrée l'autorité des poètes, et toujours l'antiquité voulut que ce fût par ceux-ci que débutât l'instruction. Et nous, modernes, puisque l'imagination n'a pas cessé de se développer avant la raison, puisque l'inspiration n'a pas cessé de fournir des lumières qui éclairent mieux, souvent, que la raison ne le peut faire, nous n'avons aucun motif de ne pas suivre, à cet égard, l'exemple des anciens. Et c'est, encore une fois, ce qu'en effet nous faisons.

Maintenant, s'il est un milieu particulièrement favorable à la poésie, c'est assurément la campagne.

Les Muses étaient, suivant la croyance primitive, des nymphes, divinités des sources, d'où l'on faisait volontiers jaillir l'inspiration musicale et poétique; elles habitaient sur le Pinde et le Parnasse de sombres forêts. C'était parmi les forêts de la Thrace que chantait Orphée. Virgile s'écrie : Qui me transportera au sein des fraîches vallées, à l'ombre de grands rameaux !

Vous, mes amis, vos jeunes années se passent sous de beaux ombrages; devant vos yeux, une ample vallée, où se promène un fleuve; au loin, des collines verdoyantes que relie entre elles des pentes boisées. Quel lieu pourrait être mieux choisi pour méditer les vers que vous recommandent vos maîtres, et pour en goûter la douceur ! S'il est quelqu'un qui croie que dans vos premières études il n'est rien qu'insipidité ou amertume, qu'il vienne ici : il verra que la coupe du savoir, qu'on vous y prépare, a ses bords tout enduits du miel que les abeilles du mont Hymette déposaient sur les livres de Platon au berceau.

La poésie enveloppe l'idée, qui nous est suggérée par le sentiment intime que nous avons de notre esprit, qu'il y a en toutes choses non seulement de la vie, mais de l'esprit. Aussi son penchant est-il et de tout animer, et, qui plus est, de tout personnifier; et non pas seulement de personnifier chaque objet à part, et d'en faire ainsi un être qui sent et qui pense, mais de faire, de tous les objets réunis, du monde entier, un tel être. Or rien ne se prête plus à une semblable conception et à une semblable opération que la campagne. En un paysage tel qu'ont su le voir un Titien, un Claude Lorrain, un Ruysdaël, tous les objets divers, montagnes, vallées, arbres, lacs ou rivières, semblent

ne faire qu'une seule et même chose, un même corps où circule un même principe vital.

C'est ce que l'on comprend mieux qu'à tous autres moments, à ce moment tardif où, succédant à la chaleur et à la poudre du jour, descend doucement sur la plaine, pour s'étendre ensuite sur les élévations environnantes, le calme unifiant du crépuscule. C'est l'heure qu'un artiste éminent de notre siècle appelait l'heure du peintre, et qu'on peut appeler aussi bien l'heure du poète; heure d'élite, heure sacrée, parce que c'est celle où l'ombre, qui, peu à peu, voile tous les objets, rend d'autant plus sensibles et les lueurs qui en éclaircissent encore les sommets, et la lumière d'où elles émanent et qui brille au-dessus, et parce que nous sommes touchés de ces lueurs et de cette lumière comme de symboles expressifs d'une grande âme qui remplirait et envelopperait l'univers.

Si c'est un effet de la poésie, en faisant vivre et penser tout ce qu'elle nous montre, de susciter en nous une conscience plus claire de ce qui vit et pense en nous-mêmes, c'est également un effet de la vue de la campagne.

A la ville, parmi tous les tourbillons de tant de choses à la fois mobiles et sans vie qui sollicitent nos regards, l'être que nous sommes, tiraillé en tous sens, se divisant et se dispersant, devient comme étranger à soi. La campagne, comme dit Horace, nous rend à nous-mêmes, surtout, encore une fois, à ces moments privilégiés de tranquille harmonie, où l'esprit paraît s'en exhiler, comme s'exhalent alors des fleurs leurs parfums. En face de cet esprit, le nôtre se rassemble, se concentre, reconnaît son essentielle unité, et en prend possession. C'est là, c'est

alors, que proprement il pense, par conséquent, comme dit Descartes, qu'il existe.

Ainsi, mes jeunes amis, c'est à ces bois, à ces eaux, à ces champs que vous serez, en un sens élevé, redevables de votre être.

J'oubliais d'ajouter que la grammaire proprement dite n'est pas non plus aussi aride qu'on se la représente souvent. Il n'est besoin pour s'en apercevoir, que d'y pénétrer un peu avant. Tous les mots sont, au fond, des métaphores, des figures plus ou moins oblitérées par le long usage, et que l'habitude qu'on a de les employer fait méconnaître. On l'a dit avec raison ; une langue est une poésie pétrifiée, fossile.

Après les années consacrées à la grammaire et à la poésie, viennent celles qui le sont à ce qu'on nomme les humanités, c'est-à-dire sans qu'on abandonne la poésie (dont il ne faut jamais se séparer), l'étude de l'éloquence. Ici, il ne s'agit plus de faire que l'âme humaine, en évoquant les âmes des choses, s'évoque elle-même, et ajoute à son existence, jusque-là incomplète et pour ainsi dire plus virtuelle encore que réelle, une existence plus effective. Il s'agit de la porter à l'emploi normal de son activité, lequel est de conduire des âmes semblables à la sienne, humaines comme la sienne, c'est-à-dire douées de liberté, à leur fin, qui est de bien agir. Tel est l'office qui est celui de l'éloquence. Ce n'est plus à la nature et à ses obscurs instincts qu'il s'agit maintenant de s'adresser, mais à des volontés ; la science de l'orateur est celle du monde moral. Comme le monde physique déjà est d'autant plus parfait qu'il s'y rencontre plus de cette harmonie et de cette unité que devine et fait ressortir la poésie, la perfection du monde moral,

à laquelle travaille la véritable éloquence, serait que toutes les volontés fussent d'accord, unies dans la libre recherche du bien. Tous alors ne feraient qu'un, conformément au vœu dans lequel se résume la religion qui a prêché aux hommes avec le plus de force ce qu'enseignaient déjà et d'autres grandes religions et les plus profondes philosophies, à savoir qu'émanés d'un même et divin principe, la destinée des mortels était d'être recueillis un jour, en une vie plus haute, dans sa transcendante unité ; religion qui, par là, a le plus fait pour que, dès cette vie terrestre, les hommes tendissent, autant que possible, à se rapprocher et à s'unir. L'union des âmes, tel est, encore une fois, le terme où aspire cet art que l'antiquité définissait : le talent de la parole chez celui qui veut le bien.

Or, en attendant la vie publique, où doit s'achever et faire son œuvre ce talent, quelle meilleure école pour en acquérir les éléments qu'une école où comme en celle-ci, semblable par là à la cité que rêvaient les anciens législateurs, il y a entre ceux qui la composent, malgré toutes les différences des génies et des caractères, cette bienveillance habituelle, inséparable de l'estime réciproque, qui s'appelle l'amitié ?

Pour la première phase de votre vie d'étude, où doit dominer la poésie, la solitude des champs ; pour la seconde, consacrée surtout à l'étude de l'éloquence, une société foncièrement amicale, telles sont, encore une fois, les conditions, essentiellement pédagogiques, pourrait-on dire, que vous offre cette maison.

Je dois ajouter que le moment de ce qu'on pourrait appeler la récolte scolaire, au terme des humanités, est celui où se ramassent avec les fruits

de toute la culture antérieure, ceux, en particulier, d'une étude que les anciens associèrent toujours étroitement à celle de l'art de persuader, et qu'ils appelaient la maîtresse de la vie, je veux dire l'étude de l'histoire.

Si, en effet, l'histoire accompagne dans plusieurs de vos classes les autres enseignements, si elle sert à vous y faire mieux comprendre les auteurs, en vous racontant les époques auxquelles ils appartiennent, et à compléter par la connaissance de l'enchaînement des événements toutes vos idées d'ordre et de beauté, l'utilité principale dont elle doit vous être est de vous apprendre, par les plus illustres modèles, jusqu'où vont les grandes âmes, et à quelle hauteur s'élèvent leurs courages. Et c'est de là que l'éloquence tire ses moyens d'action les plus puissants. Par des exemples tels que ceux que lui fournissent, notamment, et l'antiquité et notre propre pays, le pays des saint Louis, des Jeanne d'Arc, des Bayard, des d'Assas, des Marceau, des Drouot, allumant, avec l'enthousiasme, l'ardeur de l'imitation, elle fait plus, à proprement parler, que de persuader ; elle remue les cœurs dans leur fond et les transporte.

Après un cours d'études ainsi conclu, une étude pourtant reste à faire qui doit le couronner : c'est celle de la philosophie et des sciences.

Parvenus à un âge où l'on commence à être capable de retour sérieux sur soi-même, alors que déjà l'expérience, aidée des enseignements que vous avez reçus, vous a invités plus d'une fois à un tel retour, le temps est venu de vous apprendre à rechercher, au moyen de ce que Locke a nommé la réflexion, ce qui est le fond de votre être : c'est la première œuvre à entreprendre par ce qui chez

les Grecs fut appelé la philosophie, ou recherche de la sagesse ; la seconde, pour laquelle les sciences lui prêtent leur concours, est de montrer que ce fonds de vous-même, ou cette substance de l'âme qui est la pensée, tout le reste y est suspendu. En nous étudiant nous-mêmes, en effet, nous trouvons qu'à l'intelligence se rapportent, comme des organes ou instruments à l'action pour laquelle ils sont faits, tous les éléments du système vivant qui nous constitue ; et à mesure que les sciences nous instruisent mieux de ce qu'est le monde où nous sommes, et dont l'humanité occupe le faite, nous voyons de plus en plus clairement que, dans le progrès qui va des choses inorganiques aux organismes les plus compliqués et les plus harmoniques, de formes en formes toujours plus dégagées de la grossière et pesante matérialité, la nature, en laquelle un divin esprit, dont le nôtre est l'image, a déposé le principe du mouvement, s'élève par le mouvement vers l'esprit, et obéit ainsi, en se rapprochant de lui, à son incessante et toute puissante attraction. Que l'esprit, que l'âme règne sur tout, que ce soit notre destinée à nous-mêmes de la faire régner de plus en plus dans toute notre existence et, par là, de revêtir celle-ci d'harmonie et de beauté, c'est la haute leçon en laquelle se résume pour vous, tel surtout que vous le transmet le maître que vous venez d'entendre et d'applaudir, l'enseignement de la philosophie.

Dans ce programme si rempli de l'éducation classique, une place est réservée encore aux éléments de l'art. La musique vous est enseignée dans vos premières classes, le dessin dans presque toutes. Si l'enseignement qui vous est donné de la musique n'est pas, comme il le sera sans doute un jour,

assez développé pour que vous puissiez en apprécier suffisamment la valeur esthétique et morale, si bien connue des Grecs, du dessin au moins, à mesure surtout qu'il sera dirigé d'une manière plus conforme aux maximes des grands maîtres, vous tirerez des leçons qui confirmeront et éclairciront encore celles que vous donnent et la poésie et l'éloquence, et la science et la philosophie. Tout en revêtant des corps, la beauté, disait le Poussin, est chose incorporelle. Et Léonard de Vinci : le principal objet de la peinture est de traduire les mouvements empreints de grâce qu'on ne peut appeler que divins ; et sa fin est de rendre l'âme visible aux yeux.

La philosophie nous ramène au désert. Les ombres de ce parc ne conviennent pas seulement à la poésie : ils conviennent également aux réflexions de la sagesse. A Athènes, Platon avait choisi pour son enseignement le jardin d'Acadé-mus, un coin des sombres bois d'oliviers et de platanes qu'arrose encore le Céphise, et c'est en souvenir de ce jardin que toutes les Sociétés savantes et littéraires se parent du nom d'Académie. Ce fut dans un autre jardin, situé de l'autre côté de la ville de Minerve et appelé le Lycée, qu'Aristote exposait, en se promenant avec ses disciples, les doctrines par lesquelles il voulait ajouter encore aux vérités découvertes par l'auteur du Phédon ; et c'est en souvenir du Lycée qu'on appelle encore parmi nous, de ce nom, les écoles où se donne l'enseignement classique.

Peut-être le parc de Vanves ne vous sera-t-il pas moins favorable pour vos méditations philosophiques que ne le furent jadis à d'autres les jardins de l'Attique. Peut-être aussi, probablement

même, il sera pour vous, longtemps encore après que vous en serez sorti, une sorte d'Eden dont votre esprit aimera à reprendre le chemin.

Suivant un célèbre économiste, le monde ne sera pas toujours agité, du moins au même degré, par cette ardeur des intérêts matériels, en conflit les uns avec les autres, qui le possède aujourd'hui. Un temps viendra, où par le progrès même du travail, les conditions devenant moins différentes qu'elles ne le sont, il s'établira peu à peu, avec une médiocrité générale des fortunes, une modération générale des désirs, et où la préoccupation excessive du gain fera place à de plus dignes soucis. Les fleuves turbulents iront alors se perdre dans une mer tranquille, vaste miroir du ciel.

Il se peut, en effet, qu'un jour vienne où l'humanité retournera à une manière de vivre et de penser qui rappellerait les siècles d'or tant regrettés des poètes. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y aura, dans le cours de votre existence, des moments, et ce ne seront pas les pires, où, désabusés de beaucoup de biens qui se seront trouvés plus apparents que réels, et vous retirant de la foule qui se les dispute, vous goûterez, après les ennuis du dehors, les charmes de la paix intérieure. Ces moments viendront surtout à l'automne de la vie, où l'on recueille tout ce qu'ont fait naître et mûrir soit les études du premier âge, soit l'expérience des saisons qui ont suivi. Vous vous reporterez alors à ce séjour d'autrefois où vous aurez été initiés au culte des idées. Vous reviendrez parcourir par la pensée ces longues allées, soit seul avec vous-même, soit avec des camarades ou des maîtres aimés, pour y repasser encore de beaux vers.

pour y creuser encore de beaux problèmes. Vous reviendrez par la pensée promener vos regards sur les horizons d'alentour, en poursuivant au-delà, plus loin encore que vous ne le faisiez autrefois, ces autres horizons vers lesquels vous portaient et la science et l'art et la philosophie. Vous reviendrez enfin à Vanves par la pensée, comme à un asile familial, où vous aviez rêvé, où vous rêverez encore au dernier et éternel asile.